

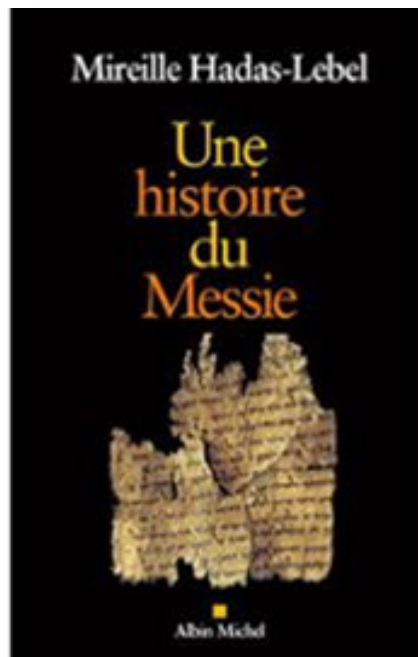
Le Messie, qu'est-ce à dire ?

Par le professeur Albert Bensoussan

On n'a jamais autant parlé du Messie et du messianisme que de nos jours. Le XIX^{ème} siècle vit l'émergence des utopies, parmi lesquelles le marxisme, léninisme, stalinisme, trotskisme, maoïsme, les diverses utopies anarchistes, et le sionisme parmi tant d'autres. Le XX^{ème} siècle vit s'effondrer les utopies, et peut-être même le sionisme en tant qu'idéologie (que reste-t-il de l'idéal communautaire du kibboutz ?), pour laisser place, avec la création de l'État d'Israël qui en était l'aboutissement, à cet ultime avatar de l'utopie qu'est, sans doute, le libéralisme ou disons la pensée libérale (liberté individuelle, droits de l'homme, marché libre, etc.) qui couvre la quasi-totalité de ce qu'on appelle les démocraties. Mais le XXI^{ème}

siècle voit la résurgence du religieux et de la croyance en un Créateur tout-puissant en qui la créature, perdue au milieu du chaos, fait résider tout espoir. Et l'espérance messianique.

L'historienne des religions et spécialiste éminente du judaïsme de l'Antiquité, Mireille Hadas-Lebel, dans son dernier livre, nous aide à mieux comprendre ce phénomène. Son ouvrage *Une histoire du Messie* est parue récemment (Albin Michel, 2014) et complète les œuvres précédentes de cette normalienne, agrégée de grammaire, docteur ès Lettres, spécialiste de l'histoire des religions, et qui fut professeur d'hébreu à l'INALCO : *L'Hébreu, 3000 ans d'histoire, Massada, histoire et symbole*, ainsi que *Hillel, un sage au temps de Jésus*.



Messie, c'est *mashia'h* משיח en hébreu, participe passé du verbe *masha'h* משה qui signifie oindre, enduire d'huile. Le Messie est donc celui qui est oint.

Dans l'antiquité hébraïque le Cohen Gadol (Grand Prêtre) est oint, et dans le Lévitique, qui établit les règles du culte, il est appelé « Cohen Messie » הכהן המשיח. Cette onction d'huile sainte va bientôt, avec le prophète Samuel, accorder aux rois d'Israël (Saül et David, puis Salomon oint par le prophète Nathan) un caractère sacré (dans ce

sillage, les Rois de France ont tous, jusqu'au XIX^{ème} siècle, été oints avec l'huile de la « sainte ampoule » conservée à la cathédrale de Reims). L'oint, le « messie », est donc un homme [on notera que l'on ne parle jamais de femme] que l'on a sanctifié, prêtre ou roi, et c'est ce caractère seul qui est transmis dans le récit biblique.

Mais au cours des vicissitudes historiques et des catastrophes, qui voient s'écrouler les royaumes, se démembrer la Judée, défigurée par Hadrien qui la renomme « Palestine

», et détruire le Temple de Jérusalem, cœur du judaïsme aujourd'hui contesté par tant de négationnistes, le mot Messie va renvoyer à un homme providentiel, habité par la divinité, celui qui saura réparer le mal, faire renaître le pays, reconstruire le Temple et Sion, libérer le peuple. Tel est le sens que prend le mot dans l'histoire du peuple juif, relayée par le christianisme, qui repose sur le mot *Christos* Χριστός, qui en grec signifie, également, l'oint. Mais le caractère divin du Messie sera retenu par la secte dissidente du judaïsme que sont les premiers chrétiens, qui, de l'homme providentiel, passe à l'homme divin, à l'envoyé de Dieu, et à Dieu lui-même descendu sur terre, en installant les croyants dans la même attente, non pas de la venue, mais du retour du Messie. Nous, les Juifs, qui disons toujours à Pessah « L'an prochain à Jérusalem », exprimons un souhait messianique (qui

aujourd'hui peut se réaliser sous la forme de l'alya, qui est bien en soi une approche messianique), car cette phrase, selon Mireille Hadas-Lebel, veut dire que « le Messie doit rassembler les exilés à Sion ».

Dans la Bible hébraïque, nous dit le professeur Hadas-Lebel, le mot *mashia'h* est peu attesté, seulement 39 fois. C'est l'exil et le dramatisme du judaïsme diasporique qui ont potentialisé ce mot et l'ont placé au centre de la croyance et de la liturgie. Ce mot est devenu le symbole de l'espérance. Une espérance qui s'étend aussi à la Résurrection de la chair – dont Ezéchiel nous donne le premier récit dans une description hallucinée et poétique :

La vallée était pleine d'ossements et voici qu'ils étaient très secs... Ossements desséchés... voici que je vais faire venir en vous un esprit et vous vivrez. Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai croître sur

vous de la chair, je vous recouvrirai de peau, je mettrai en vous un esprit et vous vivrez.

Où l'on notera la répétition du verbe *vivre*. Oui, la vie, la vie, ne cessent de répéter les Juifs, *le'haim* חיים.

On ne peut, en quelques lignes, résumer pareil livre, savant, documenté, appuyé sur les divers récits apocalyptiques, tant juifs que chrétiens, et sur nos deux Talmud, une thèse magnifiquement rédigée et éclairante. L'historienne rappelle les différentes représentations du Messie, avec ce sens de Roi-prêtre habité par le divin, dont la dernière phase aura été ce « Fils de l'Etoile », Bar Kokhba ברכוכבא, chef de guérilla au temps des Romains, qui succomba, après trois ans et demi de résistance, à la forteresse de Bethar ביתר. Mais que retenons-nous de ce personnage historique ? Il fut le « gardien de l'espérance », écrit l'historienne. Et qu'est-ce que l'espérance התקוה, sinon ce qui a

nourri le judaïsme pendant deux mille ans, et lui a permis de survivre ? Nos temps modernes ont laïcisé cette notion, et les utopies qui ont fleuri au XIX^{ème} siècle ne sont rien d'autre que des résurgences du messianisme antique. Un « messianisme sans Messie » ! Au-delà de la croyance en un être divin, mandaté par Dieu, ou Dieu lui-même, qui descendrait sur terre pour apparier le loup et l'agneau, et harmoniser les contraires, c'est l'idée d'une paix et d'une harmonie universelles qui recouvrent ce terme de « messie ».

Le judaïsme, depuis Maïmonide, se refuse à l'idée de prévoir la venue du Messie, et nous enjoint seulement d'espérer et de hâter sa venue par notre conduite régie par les commandements de la Torah, par notre propre ascèse. Ainsi que le recommandait déjà Yo'hanan Ben Zaccaï dans son école de Yabné, dans la Judée romanisée. En nous mettant en garde contre les illusions

et contre tous ces faux Messies qui ont traversé ou traverseront l'histoire, dont, le plus important reste le fameux Sabbataï Tzvi צבי, au XVII^{ème} siècle en Turquie (contraint à la conversion à l'Islam, il donna naissance à la secte des Dönme). Le judaïsme aujourd'hui, comme hier, fait du Messie, dont nos prières quotidiennes (de la *Amida* à la *Birkat hamazone*) implorent la venue, le symbole d'une libération et d'une harmonie universelle, en faisant tout entière reposer cette idée sur le *Chalom* שלום. C'est pourquoi Mireille Hadas-Lebel peut conclure – en s'appuyant sur la définition qu'en donne Pierre Larousse : «un cri de douleur et un élan de cette espérance vague qui ne meurt jamais dans le cœur des peuples » – que c'est « en partie à cette espérance que le judaïsme

doit d'avoir survécu à travers les vicissitudes de l'histoire ». On ne saurait trop recommander la lecture de cet essai qui, au terme d'une longue analyse de l'histoire et des textes fondateurs, nous éclaire une fois pour toutes sur le sens qu'il faut donner au mot « Messie », à notre Mashia'h ben David qui nous mènera au Chalom. Le Chalom sans lequel il n'est pas de vie. Le Chalom qui raccompagne le Sepher Torah dans son arche (Dieu bénissant son peuple dans la paix). Le Chalom qui est scandé à la fin du Kaddish : « Et qu'Il fasse la paix sur (entre) nous et sur tout Israël » = *ve 'ossé chalom 'aleynou vé 'al kol Israël...*

שלום-עלינו-ועלכל-ישראל

Tant il n'est de salut que dans la paix.

Albert Bensoussan